

PAUL FAURE

LA GROTTTE DE LÉRA (KYDONIAS)
ET LA NYMPHE AKAKALLIS

A 3 heures de marche au Nord-Est de Khania, antique Kydonia, au flanc méridional du mont Vardhies que termine le cap Trakheili, dans le calcaire paléozoïque des montagnes de l'Akrotiri, ouvre, à 70 m. au-dessus du niveau de la mer, une grotte célèbre par les exploits de l'andarte Leras, mort en 1833. Très visible depuis la plaine sablonneuse de Nerokampos et la petite baie de Stavros, elle est accessible par des sentiers de chèvres, en une demi-heure de montée depuis la mer. Il semble, à première vue, qu'une grotte aussi repérable et facile d'accès soit très différente des grottes de culte que l'on connaît dans la région de Kydonia, profane et non sacrée. Et pourtant c'est la plus belle et la plus riche caverne sacrée parmi toutes celles que j'ai explorées dans l'Ouest de la Crète et certainement la grotte la plus célèbre de l'Akrotiri avant celle de Saint-Jean.

Elle se compose essentiellement d'une antichambre claire, ouverte vers l'Ouest sur 12 m. 10, et de 4 salles de plus en plus obscures et humides, de formation karstique active. Elle pénètre dans le rocher vers l'Ouest et le Nord-Ouest de 37 m. 50; le sol s'incline de 3 mètres vers le Sud dans la seconde salle, vers le Nord dans la 3^e et la 4^e salles. Le parcours affecte une forme zigzagante, ascendante et descendante, parmi les grosses colonnes et les stalactites noircies, sous une voûte haute de 3 à 6 mètres. Comme les deux dernières salles sont réunies par trois passages fort étroits dans une obscurité absolue, il est aisé de se perdre. On peut caractériser l'ensemble comme un labyrinthe à double entrée. Des troupeaux de moutons et de chèvres s'abritent parfois dans l'antichambre et les deux premières salles; des chauves-souris nichent dans les deux dernières. Le sol est fait d'un humus épais et malodorant, parsemé de cailloux et de fragments de spéléolithes. La température intérieure varie en été de 15 à 20° C.; l'atmosphère y est lourde; l'impression générale peu agréable et angoissante.

Dans la paroi droite de l'antichambre on remarque trois niches quadrangulaires à 1 m. 25 et 1 m. 40 du sol. Profondes de 10 à 12

cm., et larges de 18, 28 et 45 cm., elles montrent toutes trois un trou de scellement pour une statue. Le rocher voisin, à gauche, présente trois entailles de 30 à 50 cm. de large, bases d'autels évidentes.

Un sondage pratiqué dans la seconde salle, où l'on pénètre par deux passages bas et étroits, m'a donné une abondante poterie néolithique, des ustensiles de cuisine, meules et vases, des lames d'obsidienne, des ossements de capridés, des coquillages. A l'extrémité Nord de la 3^e salle existe, entre 2 piliers, une petite flaque d'eau qui passe pour propre et saine; on l'appelle hyperboliquement le lac. C'est en réalité quelque chose de fort sale et peu profond. Le sol boueux qui l'entoure est formé de terre gluante et de millions de fragments de vases et de lampes antiques. Les époques les mieux représentées sont le Minoen Récent 3, l'époque archaïque, l'époque classique. Une très belle vaisselle attique porte des dédicaces à une Nymphe anonyme : *ANEΘHKEN NYMΦAI*. J'ai trouvé, en outre, cette année un tesson avec le nom *KYΔΩ*... Dans la dernière salle, trois stalagmites remarquables se dressent sur un sol couvert de cendres grises et de tessons ou d'offrandes. Là ont été trouvés une monnaie de Kydonia, des vases et des lampes de la même époque que dans la 3^e salle, et surtout une cinquantaine de statuettes d'une nymphe classique avec ou sans diadème, assise ou debout, portant ou non une plaque, une boule ou quelque chose qui ressemble à un enfant. Quelques fragments sont ceux d'un corps masculin en manteau; un d'entre eux ressemble à un Silène. Deux fragments de pieds en argile appartiennent à un enfant. Il semble, comme à l'entrée, que l'on adorât 3 personnages, mais surtout une nymphe. Le culte s'adressait certainement aux stalagmites qui ressemblant elles-mêmes à des personnages drapés, deux de chaque côté d'une sorte de trône, une sur une sorte de console, munie d'excentrique en forme d'aile.

Qui était cette nymphe mystérieuse? Les textes et les monnaies nous apprennent que l'on adorait sur le territoire de Kydonia, aux époques classique et hellénistique, 3 nymphes : Kynosoura, Diktyнна et Akakallis. Or, les fouilles ont prouvé que la nymphe Kynosoura, forme d'Artémis courotrophe, recevait un culte dans la grotte Arkoudia près de Gouverneto, que la nymphe Diktyнна avait son sanctuaire à Mennies, dans le massif du Rhodopou. Il ne reste plus que la nymphe Akakallis que l'on puisse placer dans la grotte de Lera.

Par le dieu Apollon, Akakallis était la mère des fondateurs de 5 villes crétoises et d'une ou deux colonies crétoises en Afrique. Si nous laissons de côté ces dernières qui nous emmènent avec les navigateurs minoens près du lac Tritonis et à Cyrène, nous apprenons des mythographes que la nymphe Akakallis était, comme Ariadne et Phèdre, la fille de Minos et de Pasiphaé et qu'elle recevait un culte de l'Est à l'Ouest de la Crète. A Milatos, son fils, allaité par une louve, est recueilli par des bergers. Dans l'Ida, elle est mère d'Oaxos éponyme d'Axos. A Kydonia, elle enfante Kydon. A Tarrha, à l'extrémité de la gorge de Samaria, elle s'unit à Apollon chez le purificateur Karmanor et met au monde 2 jumeaux, Phylakides et Philandros, qui sont allaités par une chèvre à Elyros, dans l'actuelle éparchie de Sélinon. Ces enfantements répétés montrent l'extraordinaire importance d'un personnage d'époque minoenne sur lequel nous avons peu de renseignements. Qui donc était Akakallis?

Pour le savoir nous disposons essentiellement de 3 moyens :

1o) l'épigraphie minoenne; sur plusieurs tables de libation ou vases sacrés trouvés à Palaikastro, à Petsofa, à Psykro, à Prassà, à Knossos, à Troullos près du Iouktas, et à Apodoulou, on retrouve groupés 3 ou 4 signes du système linéaire A, la double hache (ou la porte), deux fourches, un vase à une anse, qu'on lit tantôt A-SA-SA-RA, tantôt IA-SA-SA-RA. Il est tentant de penser, comme M. Marinatos, depuis 15 ans, qu'on a là une forme primitive du nom d'Akakallis et de faire de celle-ci la Grande Déesse des constructeurs de palais. Cependant ce rapprochement se heurte à trois objections: rien ne garantit que la lecture des signes 2, 3 et 4 est correcte, la sifflante SA n'évolue pas en une gutturale (c'est l'inverse qui serait vrai, surtout en Crète), il existe un grand écart chronologique et historique entre la date des inscriptions et la fondation des 5 villes de Milatos, Axos, Kydonia, Tarrha et Elyros. Les 4 lettres sacrées peuvent recouvrir un terme de consécration ou une acclamation rituelle, sans désigner une divinité précise. Le rapprochement le plus probable est celui d'appellatifs asianiques, «reine», «souveraine», «dame», ou de l'adjectif préhellénique d'où est venu le mot *ιερόν*, sacré.

2o) la mythologie comparée; Akakallis est appelée Akallè par Apollodore (Bibl. III, 1, 2): ne serait-ce pas une prononciation locale d'Anchialè? Comme Akakallis-Akallè, Anchialè est mère d'Oaxos; en outre, assimilée par Apollonios de Rhodes à la Mètèr

Idaia, elle reçoit un culte à Milet, fondée par des fugitifs crétois de Milatos. Ce serait l'équivalent de Ida, mère des Dactyles, nourrice et épouse de Zeus. Malheureusement, dans nos textes, Akakallis est toujours l'épouse d'Apollon et non celle de Zeus; elle n'est jamais mère des Dactyles; enfin la fondation de la ville de Milet en Ionie par Milatos de Crète est une fantaisie hellénistique ou une fureur étymologique.

3o) la philologic; les textes antiques d'Eumachos, d'Hesychios, du scholiaste d'Oribase nous apprennent qu'*ἀκακαλλίς* est le nom crétois du narcissé. Pour désigner cette fleur, les botanistes et les lexicographes utilisent encore les termes d'*ἀγαλλίς*, *ἀγαλλιός*, *ἀναγαλλίς*, *κακαλλίς*. Aurions-nous alors dans le nom de la nymphe la forme féminine et crétoise du mythe béotien, d'ailleurs très tardif, d'un amour désespéré auprès des sources? Je ne le crois pas. «Longtemps, dit Pausanias (IX, 31, 9) avant que Narcisse, le jeune Thesprien, fût né, la fille de Démètèr cueillait des fleurs dans une prairie, lorsqu'elle fut enlevée par Hadès; et ces fleurs, c'étaient, selon Pamphos (auteur d'hymnes éleusiniens) des narcissés». C'est ce que nous confirment deux passages de l'Hymne homérique à Démètèr (1-20; 414-432). Cornutus, Plutarque, Eustathe, tour à tour, nous apprennent qu'on offrait aux Furies des couronnes et des guirlandes de narcissés. Sophocle (Oed. Col., 684) appelle cette fleur «l'antique couronne des grandes déesses souterraines». Hésychios appelle encore *δαμάτριον*, fleur de Démètèr, «une fleur semblable au narcissé». Parmi les 7 fleurs que cueille la jeune Perséphone dans la prairie sacrée figure l'*ἀγαλλίς* à côté du narcissé (Hymne à Démètèr, 7, 426).

Pourquoi donc cette fleur était-elle celle des divinités de l'au-delà? C'est essentiellement que, comme toutes les plantes à bulbes, comme le lys que l'on jetait aux enterrements, comme le safran, la jacinthe, le crocus, le glaïeul, l'iris...., le narcissé est une plante immortelle. Si l'on prend soin de couper les fleurs, l'oignon sans s'épuiser se régénère dans le sol et refleurit plus éclatant l'année d'après. Comme l'asphodèle, que l'on appelle encore actuellement en Crète (Sitia) *ἀθάνατος*, c'est un symbole d'immortalité, un gage de survie et de renaissance. Cette fleur, sous le nom général de *κρίνος*, est particulièrement connue à Malia et devant la grotte de Léra et j'en ai vu des exemples de 4 à 12 tiges analogues à ceux que décrit l'Hymne à Démètèr; c'est le narcissé polyanthas en forme de calice, en forme de vase à offrande (*narcissus serotinus* L.).

Concluons donc qu' Akakallis-Akallè est à la fois un prototype et un surnom de la Perséphone hellénique. Son nom et les mythes qui l' entourent peuvent servir d' arguments, avec plusieurs autres, à ceux qui attribuent aux mystères crétois une part importante dans l' élaboration des mystères éleusiniens. On ne s' étonnera pas de retrouver dans la caverne de Léra des vases attiques, peut-être un Silène dionysiaque, une représentation d' enfant divin, ni que les monnaies de Kydonia figurent Dèmètèr ou Perséphone. Rien ne nous permet de remonter plus haut que le minoen récent pour dater son culte. Ce qu' il y a de sûr, c' est que l' Ouest de la Crète présente les mêmes formes d' adorations de stalagmites que le Centre et que l' Est, les mêmes formes de cultes de cavernes. Quelle que soit l' origine de ces rites et mythes d' immortalité, Grèce continentale ou Asie Mineure, ils ont été en Crète si généralisés et si perfectionnés que la Crète est restée, et reste à jamais, la terre des cavernes d' initiation. L' intérêt de la grotte de Léra est de montrer, en pleine époque classique, le fonctionnement d' un labyrinthe crétois, le lieu le plus fréquenté des habitants de Kydonia, la continuité des cultes chthoniens pendant un millénaire et de nous faire entrevoir, derrière les rites et les mythes, la foi profonde d' un peuple que toujours sa foi a sauvé. Il n' a pas cru, comme les poètes hellénistiques, que les narcisses penchaient la tête parce qu' un jeune homme s' était trop regardé, mais il a cru, comme ses descendants actuels, que la divine Mère à qui il offrait une fleur immortelle lui donnerait l' immortalité. Sa résurrection après tant d' invasions prouve qu' il ne s' est pas trompé.